

Al Lingis

## L'ivresse des profondeurs

traduit par Nicole et Dominique Janicaud

Al Lingis est actuellement Professeur à Pennsylvania State University, États-Unis. Traducteur de Merleau-Ponty et de Lévinas, il est un des phénoménologues américains les plus originaux. Citons, parmi ses nombreuses publications philosophiques, *Excesses* (1984) et *Deathbound Subjectivity* (1989).

Par cinq brasses sous les eaux  
Ton père étendu sommeille.  
De ses os naît le corail,  
De ses yeux naissent les perles.  
Rien chez lui de périssable  
Que le flot marin ne change  
En tel ou tel faste étrange.

SHAKESPEARE, *La tempête*<sup>1</sup>

Hommes de l'espace, peut-on dire de nous que nous vivons dans un monde ? Un monde n'est pas simplement la somme de toutes les choses, de tous les instruments, sentiers et impasses qui existent. Un monde, un cosmos : l'ordonnement se déployant selon les axes du proche et du lointain, du familier et de l'étrange, de l'ascendant et du descendant, du sommet et de la base, de la droite et de la gauche, de la chance et de la malchance à l'intérieur desquels les choses peuvent prendre place, dévoiler leurs aspects et jalonner nos voies. Un monde ne peut être ni perçu ni manipulé comme peuvent l'être les choses. Durant des générations avant nous, les coordonnées d'un monde furent rendues manifestes par les temples. Ceux-ci désignaient les directions de l'immanent et de l'au-delà, du sublime et de l'ignoble, de la grandeur et de la malédiction. Lorsque les temples tombent en ruine, les mondes qu'ils ouvraient se changent en espace homogène où le haut et le bas, le lointain et le proche, la gauche et la droite deviennent interchangeables, axes de l'*et cetera* à l'infini. Pourquoi dévaler maintenant les gorges de la *Rift Valley* où l'*homo habilis* se dressa, pour la première fois, il y a quatre millions d'années ? pourquoi escalader à nouveau les Himalayas ? pourquoi vouloir soi-même retourner vers l'âge de pierre des hauts plateaux de la Nouvelle-

1. SHAKESPEARE, *La tempête*, acte I, scène 2, trad. Pierre Leyris et Elisabeth Holland, Bibliothèque de la Pléiade, II, p. 1486.

Guinée ? A coup sûr, on peut toujours, en quelques heures de *jet*, se rendre à l'autre bout de la planète, dîner à l'Hôtel Intercontinental de Katmandou ou sur les plages de Bali ; ou n'aller nulle part et voir, certes mieux, avec des experts pour guides, les mêmes cités interdites ou les incantations des aborigènes dans sa propre salle à manger — aussi proches qu'un écran de télévision. Qu'a-t-il appris de plus celui qui fut assez déraisonnable pour perdre des semaines à traverser l'Afghanistan, à seule fin de voir par lui-même quelques ruines empoussiérées ; d'écouter la douteuse information que lui baragouine dans un incompréhensible jargon l'écoeuvrant guide local dont l'unique instinct — rescapé des débris de ce qui fut un jour forgé par les sublimes coercitions d'une volonté visionnaire — est la cupidité qui l'attache à l'étranger ? Qu'aura-t-il à raconter, si ce n'est les poumons encrassés de poussière, les dysenteries amibiennes, les nuits sans sommeil sur les lits de camp rongés de vermine, l'incompréhension, l'encounter avec l'horreur sans espoir des yeux éteints et affamés, des mains lépreuses ? Qu'aura-t-il à raconter, sinon la douleur ? Qu'aura-t-il à raconter celui qui s'en va lui-même plonger, sanglé des lests de fer et des branchies d'acier d'un scaphandre, avec les instruments de mesure qui doivent l'avertir des profondeurs et pressions dangereuses — narcose à l'azote, pneumothorax, embolies pulmonaires — pour barboter une heure parmi les poissons de corail ? Leurs noms et leurs façons, c'est dans les livres qu'il les apprendra à son retour et c'est à la télévision, assis avec les autres, qu'il regardera les films de Cousteau.

De même, pourquoi brûla-t-il tant d'êtreindre et d'embrasser des inconnus ? Qu'a-t-on obtenu de plus, dans les orgasmes, que dans le commerce avec autrui, dans les systèmes d'échange de l'économie, du lignage et du langage ?

Elle est toujours là, cette irrépressible envie de parcourir les Ganges, de retourner aux océans — forme de ressentiment contre les Hôtels Intercontinentaux, contre l'Asie en direct et même contre l'énigmatique sagacité de la vie qui a contraint l'organisme à la marche debout sur la terre. Renverser l'ontogenèse pour remonter la phylogenèse. Le complexe de Thalassa : selon Ferenczi, la libido elle-même :

*« L'acte sexuel... ne peut avoir pour but qu'une tentative du moi, d'abord tâtonnante, puis de plus en plus nettement orientée et enfin partiellement réussie, de retourner dans le corps maternel... Le coït réalise cette régression temporaire de trois manières : l'organisme complet la réalise de façon hallucinatoire seulement à la manière du rêve ; le pénis, auquel s'identifie l'organisme entier, y réussit déjà en partie, c'est-à-dire symboliquement ; mais seul le sperme a le privilège, dans son rôle de représentant du moi et de son alter ego narcissique, l'organe génital, de parvenir aussi réellement à atteindre la situation intra-utérine<sup>2</sup>. »*

Ce qui parvient à cette matrice saumurée, c'est le plancton dans lequel se presse voluptueusement chaque point de nous-mêmes. La compulsion à copuler — cette compulsion parentale qui assume l'avenir de l'espèce — est aussi ce qui est le plus infantile, tendance à régresser vers la prime enfance de toute vie, à revenir des voies fixées dans chaque monde vers la matrice océanique — pour se retrouver où ? Sur les axes cosmiques ? Dans la profondeur elle-même ?

---

2. Sandor FERENCZI, *Thalassa. A Theory of Genitality*, trans. H. A. Bunker, New York, Norton, 1968, p. 18, 49 ; édit. fr. établie par Nicolas Abraham, Paris, Payot, 1962, p. 44.

*« Lorsque l'individu s'identifie à la verge pénétrant dans le vagin et aux cellules spermatiques déversées dans le corps de la femme, il répète, sur le mode symbolique, également ce danger mortel que, grâce à des circonstances de milieu favorables, ses ancêtres animaux ont victorieusement surmonté lors de la catastrophe géologique de l'assèchement de l'océan<sup>3</sup>. »*

Je m'enfonçai dans la mer, chargé de la bouteille de plongée, du détendeur, des instruments de mesure. La ceinture de lests métalliques me fit traverser d'un coup le fort courant de la surface. Dessous, il n'y avait pas de courant, mais la houle, l'eau comprimée à trois atmosphères, qui me faisait aller et revenir sur dix mètres : je luttais de toutes mes forces pour me stabiliser, de peur d'être pulvérisé contre les falaises de corail. Puis, quelque chose me dit d'abandonner la résistance, d'affranchir mon corps de l'attitude humaine et de la nage, d'user de mes membres — comme l'eût fait un de ces monstres produits par la thalidomide — pour n'effectuer que de légers mouvements afin d'éviter les branches fourchues de corail et me piloter vers les gouffres. Alors, en équilibre dans la houle, faisant partie d'elle, je vis les poissons m'accompagner. Je réprimai toute volonté de me mouvoir par moi-même, me vouai entièrement au mouvement de — quoi ? Des tempêtes équatoriales, inapparentes à la surface, mais qui faisaient rage ou qui avaient fait rage peut-être à des centaines de milles d'ici ? Des tremblements de terre ou des cataclysmes volcaniques fracturant les fonds de l'abysse ? Du mouvement de la lune glissant sur son orbite à deux cent quarante mille milles au loin ? Alors vint la béatitude, comme si, en suspension dans ce mouvement cosmique, larguant la motilité que donne la position debout et la préhension, j'avais trouvé ce que j'étais venu chercher au fond de la mer.

Quand le ciel fut rouge, le soleil roulant sur les lames, nous plaçâmes notre équipement dans le bateau et mîmes le cap vers la pleine mer. A environ sept milles, le ciel était indigo et l'ancre fut jetée. Appareils bouclés, voici la plongée dans les vagues noires et chaudes. La torche marine projeta son tube de lumière et mon attention se suspendit à lui. De temps à autre, la forme pâle d'un poisson aux couleurs nocturnement effacées était surprise. Le poisson s'éveillait et fuyait en zigzaguant hors de la zone lumineuse qui ne parvenait plus à le recapturer. Je dirigeai la torche vers le bas : au fond, les oursins épineux étaient sortis des crevasses du récif, s'avancant tout hérissés à travers les fonds marins ; et les murènes traquenardaient au milieu d'eux. J'éteignis la lumière et me fondis dans l'épaisse tiédeur noire, l'écoulant encercler le courant de ma respiration et le sceller en bulles closes. Si pleine de noirceur était la mer, espace à ce point étoffé qu'il devenait impossible d'y discerner des parties extérieures les unes des autres ni des dimensions ouvertes. L'amplitude de mes bras indiquait une droite et une gauche, mais qui ne s'étendaient pas au-delà de mes membres. Lorsque j'agitais les mains, le plancton bioluminescent s'éparpillait en étincelles puis s'évanouissait, sans m'avoir permis de me situer dans les dimensions de la nuit océane. Alors mes mains brisèrent la surface et je fus surpris de voir que j'étais remonté. Je replongeai et perdis presque aussitôt l'axe de la verticalité ; j'étais uniquement dans la profondeur. Sans orientation, sans plans ni horizon ; rien n'approchait ni ne reculait ; aucun lieu n'était fixe, aucune distance évaluée. Serais-je descendu plusieurs dizaines de mètres

3. *Id.*, *ibid.*, édit. fr., p. 87.

plus bas, j'aurais connu les pressions prohibées, mais la profondeur n'aurait pas pu être plus absolue.

Lorsque la prise d'air devint plus difficile, indiquant que ma bouteille de plongée était presque vide, je forçai une goulée d'air à entrer dans le compensateur de flottabilité ; je fis surface. Dans l'air noir, la nuit régnait en souveraine, sans lune ni nuages. Je voyais la Voie lactée étalée sur la mer houleuse et le scintillement des étoiles mêlé au plancton luminescent. Il était ardu de décider par simple approximation quelles étaient les étoiles, quels les bulbes lumineux de la terre ferme sur laquelle les hommes se tiennent dressés.

Pivotant, la planète avait à nouveau tourné ses océans vers la lumière du jour. Je coulai à travers des rets de lumière, le soleil équatorial maintenant suspendu dans les profondeurs. Dans ces espaces bleus, ces réseaux de lumière n'illuminent rien, n'esquissent ni contour ni figure ; ils sont pure jouissance. Les falaises de corail tremblent de leurs milliers d'antennes. Les poissons se matérialisent en rayures et reflets de couleurs. On n'aperçoit en eux aucun estomac proéminent, aucune ligne de force du système musculaire ; leurs formes sont des diagrammes phosphorescents de matière glissante, au milieu des mouvements sans cesse fluctuants de tremblants et gorgoniens tentacules d'anémones. Au fond sont étendues les guipures de cette souple texture que la marée parvient à fabriquer avec les miettes blanches des squelettes qu'élaborent les fleurs de corail. Voile indéchirable du sanctuaire sur le cœur adamantin de l'océan, lave rageuse d'être prise au piège, ou obscurité absolue des profondeurs. Les couleurs étalées sur les animaux de la terre et du ciel dessinent quelque chose des organes internes ; leurs formes externes sont révélatrices ; les couleurs des roches rencontrées sur la terre sèche livrent le grain ou la granulation de leur composition interne. La profondeur est toute dans ses effets de surface. L'ivresse des profondeurs n'est pas différente de la jouissance procurée par les fugitives inventions que les embruns et l'écume des vagues forment à la surface.

*« Pourquoi donc faut-il que les hommes recherchent les profondeurs, l'abîme ? Pourquoi faut-il que la pensée, tel un fil à plomb, s'inquiète exclusivement de descente verticale ? Pourquoi n'était-il pas possible que la pensée change d'orientation et se mette à grimper verticalement vers le haut, vers la surface ? Pourquoi faut-il dénigrer l'aire de la peau qui garantit l'existence dans l'espace d'un être humain, la livrant à la merci des sens ? Je n'arrivais pas à comprendre les lois qui gouvernaient le mouvement des idées, la façon dont elles se trouvaient bloquées dans des crevasses inaperçues sitôt qu'elles entamaient une marche en profondeur ; ou bien, quand elles se dirigeaient en altitude, leur façon de se perdre dans l'infini des cieux non moins invisibles, laissant injustement à l'abandon la forme corporelle.*

*Si c'est la loi de la pensée qu'elle devrait se mettre en quête de ce qui est profond, soit vers le bas, soit vers le haut, dès lors il me paraissait extrêmement illogique que les hommes ne puissent découvrir rien qui ressemble à des profondeurs à la surface même, à cette frontière qui garantit notre spécificité et notre forme, en distinguant notre extérieur de notre intérieur. Pourquoi ne seraient-ils pas attirés par l'essence profonde de la surface ?<sup>4</sup> »*

---

4. Yukio MISHIMA, *Sun and Steel*, trans. J. Bester, New York, Grove, 1970, p. 22-23 ; *Le soleil et l'acier*, trad. Tanguy Kenech'du, Paris, Gallimard, 1973, p. 28-29.

De fait, les chercheurs essaient de comprendre les motifs et les couleurs qui recouvrent fonctionnellement les poissons, à la façon d'un camouflage, comme lorsque les carangues, vues de dessous, sont d'un bleu sombre, tandis qu'elles paraissent blanchâtres, de dessus, se fondant à la couleur de la lumière supérieure. Les motifs qui ne se fondent pas dans les formes et les tonalités de l'environnement peuvent être considérés comme servant d'identifications parmi les membres de l'espèce. Konrad Lorenz propose ceci : les couleurs et les dessins qui sont en fort contraste avec l'environnement, d'une façon provocatrice et ostentatoire, constituent des protections, en raison de leur agressivité même. En ce sens, notre vision dans les profondeurs pourrait devenir profonde, pénétrante : en voyant les couleurs et les motifs de la peau, on comprendrait le poisson dans ses relations fonctionnelles avec les espèces qu'il dévore et celles qui le dévorent ; ou bien sa relation de reconnaissance avec celles qu'il ne doit pas dévorer — les espèces amies ; on comprendrait son index expressif-agressif. Ce qui n'est pas cryptique est sémantique, ce qui n'est pas camouflage est contre-camouflage, signe d'identification et provocation. La logique est impeccable et maintient l'esprit dans l'exhaustivité de son alternative. Mais cela explique-t-il l'ampleur de ces phénomènes — les couleurs les plus flamboyantes, les motifs les plus compliqués, comme si les fatigues du combat avaient été, entre deux âges glaciaires, remodelées par de grands couturiers milanais obsédés de frivolité ?

Portman introduit l'idée « d'organes faits pour être vus<sup>5</sup> ». Devant le plumage et les conduites de parade de l'oiseau de Paradis, devant les cornes torsadées du mouton des montagnes, il faut admettre un développement spécifique de l'organisme destiné à capturer le regard de l'autre. L'extérieur ne fonctionne pas seulement cryptiquement pour cacher les fonctions internes ou sémantiquement pour attirer un compagnon de l'espèce vers les organes reproducteurs : cela n'est pas suffisant pour relier fonctionnellement l'extérieur à l'essence interne. En plus, « l'œil et ce qui est à regarder forment une unité fonctionnelle qui se con viennent selon des règles aussi strictes que celles qui règnent entre la nourriture et les organes de la digestion<sup>6</sup> ». La symétrie entre motifs et couleurs doit recevoir une explication spécifique au niveau du phénoménal et non de l'opératoire ; il y a une logique de l'ostentatoire excédant le camouflage et les fonctions sémantiques. L'*octopus vulgaris*, aveugle aux couleurs, contrôle grâce à vingt systèmes nerveux les deux ou trois millions de chromatophores, iridophores et leucophores logés dans sa peau ; seuls une quinzaine d'entre eux ont pu être mis en relation avec le camouflage ou les états émotionnels. Au repos dans sa tanière, sa peau invente continuellement des spectacles lumineux. Le poisson corail étincelant et bariolé se forme et s'éparpille comme une vague de vie dominée par le désir effréné d'exhibition, de spectacle, de parade. L'œil à la dérive dans les profondeurs se trouve lui-même dans un cosmos de phénomènes, et non de noumènes, une machinerie non téléologique, mais théâtrale, une profondeur de *doxa*, d'opinion ou de gloire, non pas de vérité et de dissimulation.

La gloire est destinée à ses témoins, le spectacle aux spectateurs, l'écran des effets phénoménaux produits dans la réalité est destiné à une sphère de translucidité,

5. Adolf PORTMAN, *Animal Forms and Patterns*, trans. Hella Czech, New York, Schocken, 1967, chap. VI.

6. *Id.*, *ibid.*, p. 113.

un œil, un esprit ! Cette inférence rend intelligible même le brillant de l'apparence ; et l'on se pose soi-même comme essentiel et nécessaire dans la sphère au sein de laquelle on pénètre. On s'approprie cette pellicule de simulacres et cette vanité des apparences. *Omnia ad majorem Dei gloriam* — il est dit que Dieu lui-même fut obligé de créer l'homme afin que quelqu'un reçoive la splendeur de sa gloire.

Combien dérisoire est cette appropriation ! Le poisson nommé pèlerin, passant comme un boulet, envoie un éclair irisé dans l'eau de votre œil. Qui pourrait raconter cela ou en garder souvenir ? Lorsque vous capturez un poisson pour l'examiner dans votre domaine propre, en terrain sec, les couleurs s'assombrissent d'un coup sous le soleil qui les éclaire pour vous. Même les porcelaines marbrées et les crabes aux couleurs criardes ne vous montrent que des couleurs de plastique rose, lorsque ce n'est plus la vie qui leur donne leur apparence lustrée, mais la laque de leurs coquilles. Les pigments les plus ingénieusement agencés que les profondeurs ont à montrer sont à l'intérieur des coquilles des ormeaux, à l'intérieur des arêtes du perroquet de mer, sur le dos des cônes vivants, là où ces mêmes ormeaux, perroquet de mer et cônes ne les verront jamais. Les peaux les plus ornées recouvrent les nudicténides, limaces de mer aveugles. Dans les abysses marines, cinq ou six milles sous les derniers rayons bleus de la lumière, poissons et crabes, presque tous aveugles, illuminent leurs éclatantes couleurs avec leur propre bioluminescence — pour personne.

Je puis alors penser que je suis l'œil pour lequel ce spectacle lui-même fut inventé dans l'obscurité des profondeurs, pendant des millions d'années. Ou bien, réduit à n'être qu'un œil, un toucher, je peux penser que je flotte absolument étranger, profanant un univers de phénomènes resplendissants dont la gloire absolument désintéressée n'appelle aucun partenaire.

Dépouillé de tout système propre d'attitudes, de toute motilité propre, bousculé et balayé par la houle, on ne fait rien dans les profondeurs. On ne prend, ne comprend, n'appréhende rien. On est seulement un hôte de passage, un œil qui n'estime ni ne guide plus, qui se meut, ou plutôt qui est mû — avec rien en vue.

Pour l'œil mû par le complexe de Thalassa, les profondeurs sont une zone érogène<sup>7</sup>. L'œil, à la dérive dans les profondeurs, n'examine plus, n'interroge plus, ne surveille plus, ne jauge plus. Il passe sur des effets de surface, il caresse.

La caresse qui passe sur la surface abdique ses forces, elle établit le contact uniquement pour s'exhiber. Elle n'a aucune fin en tête, n'est pas un moyen de manipulation, ne sait pas ce qu'elle veut. L'organe de la caresse n'enlève ni ne prend possession, ne s'approprie pas. Tour sans retour, sans profit. L'organisme qui caresse ne collecte pas de sensations, d'informations, de perceptions ; ce n'est pas un organe des sens. Il ne circonscrit pas de formes et n'est pas non plus informé par ce qu'il effleure.

---

7. « Dans les cas de voyeurisme et d'exhibitionnisme, c'est l'organe visuel qui joue le rôle de zone érogène, tandis que quand la douleur et la cruauté entrent en jeu, c'est l'épiderme qui fonctionne comme zone érogène ; l'épiderme qui, dans certaines parties du corps, se différencie en organes sensoriels et se transforme en muqueuse, devient ainsi zone érogène par excellence » (Sigmund FREUD, *The Standard Edition*, VII, p. 169 ; *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, trad. B. Reverchon modifiée, Paris, Gallimard, 1949, p. 66.

Sous la caresse, substance et vie deviennent peau. Avec une nudité qui n'est pas fonctionnelle, comme celle des bras nus d'un travailleur ; qui n'est pas informative comme le visage et les mains d'un speaker ; qui n'est pas gracieuse, comme les membres d'un danseur. Sous la caresse, la peau déploie une nudité lascive et exhibitionniste. Elle expose une matérialité exorbitante, informe, tacite, inopérante, inexpressive, provocatrice et moqueuse. Son ardente opacité pèse sur le bras qu'elle étreint, tourmente la mobilité des organes qu'elle touche.

Les organes de la caresse ne sont pas mis en œuvre par un moi avec ses intentions et ses buts. Ils n'imposent pas leurs mouvements dans des substances réceptrices : ils sont mus par les mouvements qu'ils provoquent chez l'autre. Ils sont agités par les ondulations du poignant plaisir émergeant à la surface de la nudité, lorsque nous tourmentent les divergences de l'étendue, les distorsions du temps.

L'organe de la caresse est désolé par la passivité, la pression de la peau ; il est ému, affecté, épris ; il se meut pour être en contact avec elle, comme s'il éprouvait de la pitié, mais une pitié qui ne sait comment consoler et qui ne vise pas à guérir, compassion complaisante. Des formes frissonnent et se défont dans le trouble des caresses ; tâtonnements, attouchements et abandon se succèdent tour à tour. L'organe de la caresse sollicite, mais avec une tendresse violente et audacieuse. Il lutte pour dérober, désarmer, démasquer, dépouiller toute décence, retenir tout geste et ensilencer tout signal, déconnecter les mécanismes sous-jacents et exhiber l'exhibition elle-même. Il viole tout secret sans rien apprendre ; il profane. La profanation désigne la violence de celui qui force les enceintes sacrées, le *templum*, qui viole le tabernacle où demeurent le secret, la sagesse et la loi, sans rien découvrir, pour se trouver alors en présence du suprêmement étrange, le dieu.

A la dérive dans l'impermanence, l'œil caresse, est caressé par les guipages de saumure, les réseaux d'éclairs de magnésium, les évanescents glissements des poissons ; il n'est pas compréhensif, sagace ou pénétrant. Il ne cherche pas à saisir l'unicité derrière la diversité, le fondement sous les attributs, le substrat sous les effets de surface. L'œil ne dirige plus, ni ne se maintient plus dans une attitude autonome, possessive, installée. Dans les profondeurs, on est irrémédiablement un visiteur, dans l'étranger à soi-même, œil séparé et perdu, sans regard propre.

Le besoin impérieux de plonger dans les profondeurs, le complexe de Thalassa, est indubitablement futile et régressif : la profondeur n'est pas le chemin vers le profond, le substantiel. On descend vers des formes de vie arrêtées à des étapes de l'évolution parcourue par mammifères, amphibiens, reptiles, il y a des milliers d'années ; vers des formes de vie qui ne sont que des organes partiels, qui n'ont pas été plus avant que la peau, les ovaires ou un bout d'intestin, ou quelques muscles. On erre parmi des tentatives partielles et disloquées, ou de grossières ébauches de l'évolution : gastrulas, éponges, limaces de mer, serpules ; parmi des formes naines et monstrueuses : calmars géants et poissons-coffres ; on erre au milieu d'eux, réduit soi-même à un organe partiel, œil sans regard propre, toucher sans appréhension ni appropriation.

Sur les falaises de corail, il y a d'énormes cils charmeurs — noirs de jais, mais aussi toutes les couleurs d'œil cerné : violet, ocre, vert, vermillon — qui tout d'un coup jettent des œillades à qui passe, crinoïdes, animaux aveugles qui se réduisent

en cils et en papillotantes paupières. Il y a des anémones de mer qui se composent d'une peau avec un unique orifice jouant simultanément le rôle de bouche, d'anus et de matrice, sans ganglions, vaisseaux ni nerfs à l'intérieur, seulement un grumeau d'algues grossissant dans la mare que délimite cette peau. On pourrait croire que cette peau et ces algues forment un organisme, puisque non seulement l'anémone est incapable d'assimiler une quelconque nourriture sans les échanges chimiques produits par les algues, mais encore parce que les algues sont des espèces qui ont depuis longtemps perdu la capacité de survivre dans la mer ailleurs qu'à l'abri des mares tièdes formées par la peau de l'anémone. (Moi aussi, avec mes 80 % d'eau de mer, ses composants salins et minéraux, je suis une certaine quantité d'océan, avec quelque chose comme une unité hylomorphique des ingrédients !) Il y avait aussi les lis de mer : le jour, ils s'agglutinent sur le rocher, mais la nuit ils se déploient en masses de fibres nerveuses énormes et compliquées qui ondulent et frissonnent par accès : être vivant qui consiste entièrement en un ballot de nerfs. Il y avait les palourdes qui se composent de lèvres lascives d'un rose incarnat, accrochées aux squelettes étrangers des colonies de corail. Il y avait des animaux faits d'une mèche de cheveux se déroulant dans l'océan comme quelque souvenir perdu de la folle Ophélie. Il y avait des bijoux creux habités par de gros animaux aveugles sans organes des sens ni membres différenciés, rien de plus qu'un estomac et un muscle. Il y avait des méduses suceuses, cœurs sans torsos, dont les reins et les artères puisent directement dans la mer. Des concombres de mer qui ressemblent à de grosses chenilles boursouflées, à ceci près qu'ils demeurent étendus comme ils se trouvent posés : les uniques muscles qu'ils possèdent sont des intestins. La mer était pleine d'organes détachés de quelque monstre disloqué et qui jamais n'avait existé.

Incapable de me tenir droit, privé de ce diagramme intérieur qui permet de se tenir rassemblé et de s'appropriier les choses extérieures et séparables, les organes se séparèrent en moi aussi : peau contre l'anémone, yeux encore pleins d'eau marine au contact des yeux-ganglions du poulpe. Une éponge placée dans un mélangeur et réduite à un bouillon de culture, puis versée dans un aquarium, se rassemble d'elle-même au bout de quelques jours ; au bout d'une heure sur la plage, mes composants internes, du moins la plupart d'entre eux, se rassembleraient d'eux-mêmes en ce conglomérat aléatoire que j'appelle mon intégrité psychologique. Semblables à l'algue dans l'anémone de mer, les bactéries et les enzymes qui flottent dans les parties chaudes et les flux de mes vaisseaux (et que je nomme « moi ») ne sont peut-être que des animaux qui prennent soin d'eux-mêmes et me parasitent. Il y a du plancton, des éponges et des gorgones là-dedans. Il y a des têtards et des cellules par millions, nageant dans les testicules. Il y a des animaux occupés à sécréter les côtes et les vertèbres, toute cette face interne des récifs de corail.

Quand on descend dans les profondeurs et qu'on y régresse, l'œil, séparé de la main prédatrice et de la posture efficace, est détaché de son regard, mù désormais par son propre désir voluptueux. Cet œil voluptueux ne cherche pas à saisir l'unité dans la dispersion superficielle des formes, à pénétrer la substance des apparences chromatiques, à comprendre les relations et les fonctions : il caresse, est caressé par les effets de surface d'un univers étranger. Il est à la recherche de l'invisible. Cet invisible : non les substances, les principes, les causes de l'étranger ; c'est le regard étranger.



Un regard, mais qui n'habite pas l'œil et ne le retrouve plus. Il fuit dans l'extériorité, dans l'étrangeté, cherche l'autre. Et l'œil voluptueux, qui découvre qu'il n'a pas de regard propre, cherche dans l'autre un regard, le regard de l'autre.

Les peintures sont constituées comme des leurres pour les yeux<sup>8</sup>. Le piège consiste en taches d'argile et d'huile sur une toile, mais l'œil captivé cherche là l'invisible. Il ne cherche pas, cependant, les contours et les couleurs de la montagne Sainte-Victoire, il cherche le regard de Cézanne, échappé de ses yeux pour fuir dans l'extériorité. Lorsqu'on escalade la vraie Sainte-Victoire, pour atteindre une vue, on n'est pas non plus à la recherche de données visuelles. Grimpant sur le sentier à travers les arbres, on quête la percée à partir des falaises, entre ces pins qui dominent la vallée : le regard même de la montagne. La volupté devient passion lorsqu'on découvre ses propres yeux captifs du regard recherché, qu'on les découvre baignant dans l'ivresse de la contemplation de l'aimé.

Le savoir sur les requins s'est accumulé dans les laboratoires et sur les tables de dissection. Ou bien, les mouvements du requin en pleine mer sont enregistrés par radar et sonar grâce à un indicateur de piste fixé sur le dos de l'animal. Ses migrations sont connues en enregistrant l'endroit où il a été tué et en envoyant les bandes numérotées à l'institut océanographique. Seul dans un petit bateau, sous la pleine lune, observant les requins se nourrir dans l'estuaire à travers les sables blancs du fond, on voit d'un autre œil la forme et la courbe de leur corps cartilagineux. La laideur incontestable des requins gisant sur les tables de dissection ou dans les réservoirs n'a rien à voir avec la parfaite beauté de leurs ombreuses arabesques sous les brisants. On acquiert une connaissance faite d'une sorte d'horreur sacrée, une connaissance faite de ce qu'on nomme émotion et qui siège non dans l'esprit, mais dans nos propres tendons et cartilages conçus il y a 340 millions d'années par la mer devenue ensuite le domaine des requins. De même, c'était l'émotion issue de nos propres ganglions qui, dans la fascination, établissait un lien avec les tentacules du poulpe, malgré le plus extrême éloignement dans les stades de l'évolution<sup>9</sup>. Le requin est si parfait du point de vue biologique que son corps ne subit presque aucun changement quand il vit quatre glaciations détruire des milliers d'espèces dans l'Océan pour en laisser finalement quelques-unes en vie sur la terre asséchée. Le jour où l'on devient plongeur est le jour où l'on rencontre le requin dans son domaine. Le complexe de Thalassa, écrit Ferenczi, répète le risque de mort que nos ancêtres animaux surmontèrent victorieusement lors des cataclysmes géologiques qui asséchèrent les mers. Celui qui est impatient de descendre lui-même dans le royaume des requins a connu la terrible peur sacrée de les voir se mouvoir sous lui au sein d'une couche de lumière lunaire ; il est à la recherche de la terreur qui donne la forme et la dimension de son pouvoir, la stupeur qui sait ce que signifient ces vitesses aquatiques pour celui que le regard du requin a débusqué, et il cherche à savoir ce que signifie découvrir ses yeux capti-

8. Jacques LACAN, *The Four Fundamental Concepts of Psycho-analysis*, trans. Allen Sheridan, New York-London, Norton, 1981, p. 101.

9. « Je pense que si l'on demandait à n'importe quel zoologiste de choisir la caractéristique la plus étonnante de tout Le règne animal, il ne répondrait pas que c'est l'œil humain (qui est pourtant à tous égards un organe fascinant) ni l'œil de la pieuvre, mais le fait que ces deux yeux, celui de l'homme et celui de la pieuvre, se ressemblent presque dans tous les détails. » (N.J. Berrill).

vés par la tyrannie de ce regard. Aristote définit la peur comme *lupè tis è tarachè*, « une sorte d'angoisse et d'affolement ». De la peur, Heidegger écrit qu'elle est inauthentifiante, dispersant jusqu'à les mettre hors d'atteinte tous les pouvoirs qui nous sont propres, détachant et désintégrant notre être. Celui qui plonge dans les profondeurs descend vers la peur.

Au large d'Hikkaduwa, les débris de l'épave s'étendaient sur quarante mètres. Il n'y avait aucun moyen de déterminer, en examinant ces côtes éparpillées et incrustées d'épines d'oursins, dans quel chantier naval il avait été construit ni quel pavillon il avait battu. Thilak, pêcheur moitié malais, moitié cinghalais, avait su le repérer, mais ne savait pas depuis combien de temps il gisait là, ni pour quelles perles étaient ces yeux, pour quel corail ces os. Dans les grottes de fer de sa coque, le corail noir poussait pareil à des fougères, le poisson scorpion et les pastenagues attendaient, sur les doux bancs de sable blanc, que la mer les éparpille, les ramasse, les éparpille encore sur ses fonds. Au-dessus, il y avait le requin. Un requin blanc, équilibré comme une torpille décrivant des cercles autour du bateau qu'elle a fait exploser. Il tourna légèrement, son contour et sa couleur s'évanouirent, et l'œil qui avait été sur le qui-vive fut détaché de son propre regard, délié des océans, caressé par le regard froid du monstre.